

Il avait donc pensé que Dieu serait obligé d'intervenir de temps en temps pour remédier au mal et remettre, en quelque sorte, ce Système sur ses pieds. Laplace fut plus heureux, et lorsqu'il eut publié son *Exposition du système du monde*, il put, grâce à une analyse profonde, montrer que ces perturbations étaient pour ainsi dire périodiques; et les lois connues de la Mécanique céleste suffisaient pour expliquer, sans l'intervention directe et répétée du Créateur, la marche du monde qu'il avait créé.

C'est même cette découverte qui a donné lieu à une interprétation fautive d'une parole qu'on lui attribue. Lorsque Laplace vint présenter à Bonaparte la première édition de son ouvrage, le général, faisant allusion aux interventions répétées du Créateur imaginées par son devancier, aurait fait cette remarque: « Newton a parlé souvent de Dieu dans son livre; j'ai parcouru le vôtre, mais je n'y ai pas trouvé ce nom une seule fois. » A quoi Laplace aurait répondu: « Citoyen Premier Consul, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. »

On comprend que, faute d'être avertis de la circonstance très particulière dans laquelle fut prononcée cette parole, certains auteurs aient fait dire à Laplace qu'il traitait Dieu d'hypothèse. Telle n'était certainement pas la pensée du grand géomètre.

Comme beaucoup d'écrivains de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dit M. Faye, Laplace se piquait de philosophie, mais il n'a jamais professé l'athéisme. Je tiens d'Arago que Laplace, averti peu avant sa mort que cette anecdote allait être publiée dans un recueil biographique, l'avait prié d'en demander la suppression à l'éditeur. Il fallait, en effet, l'expliquer ou la supprimer. Malheureusement, elle n'a été ni supprimée ni expliquée.

M. Faye, que j'ai connu pendant quelques années, se plaisait, en racontant cette anecdote, à venger la mémoire de Laplace de la réputation d'athéisme que lui avaient faite certains écrivains peu scrupuleux. C'est que lui aussi croyait fermement à l'existence de Dieu, qu'il voyait partout dans ses œuvres.

Un coup d'œil sur la vie du savant nous reposera des discussions philosophiques.

Hervé Faye était un Berrichon, né à Saint-Benoît-du-Sault, dans l'Indre, le 1<sup>er</sup> octobre 1814. A dix-huit ans, il entra à l'École polytechnique. A sa sortie, ce fut au cours d'un voyage en Hollande qu'il rencontra la digne compagne qui devait, pendant un demi-siècle, être la joie et la providence de son foyer.

En 1842, Faye était nommé astronome à l'Observatoire de Paris. Les prévisions d'Arago, qui l'avait lancé dans cette voie, ne furent pas trompées. Un an plus tard, Faye découvrait une comète périodique qui a inscrit dans le ciel un nom désormais illustre.

L'Académie des sciences lui décernait le prix Lalande pour cette mémorable découverte et, quatre années après, lui ouvrait ses portes dans la section d'astronomie: il avait alors trente-trois ans. En 1862, il entra au Bureau des Longitudes. Dans cet intervalle, il avait professé à l'École polytechnique et à la Faculté de Nancy.

Il savait exposer et faire comprendre les choses les plus difficiles; aussi était-il adoré

de ses élèves. On juge de l'enthousiasme qui accueillit sa nouvelle nomination à Polytechnique en 1873. De toutes les situations qu'il avait occupées, celle-là lui fut certainement la plus chère; au total, il devait consacrer à cette École vingt-deux années de sa vie.

Son œuvre scientifique a embrassé les sujets les plus divers. Comme astronome, il fut l'un des premiers à utiliser la photographie et l'électricité pour l'observation des astres. En même temps, il abordait les problèmes d'actualité les plus intéressants: nature des comètes et des étoiles filantes, constitution physique du Soleil, et enfin le problème cosmogonique, qui l'intéressait par-dessus tout.

Catholique fervent, croyant et pratiquant, M. Faye a écrit, dans son livre *Sur l'origine du monde*, des pages admirables qui montrent que la science ne saurait être l'ennemie de notre philosophie et de notre foi.

On nous permettra de citer en terminant l'un des plus beaux témoignages que la science contemporaine ait rendu à la thèse que nous avons esquissée dans ce chapitre.

Ainsi il y a autre chose que les objets terrestres, autre chose que ces astres splendides, autre chose que notre propre corps: il y a l'intelligence et la pensée. Et comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, il doit exister dans le monde une intelligence supérieure dont la nôtre dérive. Dès lors, plus l'idée qu'on se fera de notre intelligence sera grande, plus elle approchera de la vérité. Nous ne risquons pas de nous tromper en la considérant comme l'auteur de toutes choses, en reportant à elle ces splendeurs des cieux qui ont éveillé notre pensée, et finalement nous voilà tout préparés à comprendre et à accepter la formule traditionnelle: Dieu, Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la Terre.

Quant à nier Dieu, c'est comme si, de ces hauteurs, on se laissait choir lourdement sur le sol. Ces astres, ces merveilles de la nature seraient l'effet du hasard! Notre intelligence, de la matière qui se serait mise elle-même à penser! L'homme redeviendrait un animal comme les autres, comme eux il jouirait tant bien que mal de cette vie sans but et finirait comme eux, après avoir rempli ses fonctions de nutrition et de reproduction!

Il est faux que la science ait jamais abouti d'elle-même à cette négation. Celle-ci se produit à certaines époques de luttes contre les institutions du passé. Ainsi l'on rencontre quelques philosophes athées à la chute de l'ancienne société gréco-romaine, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui encore peut-être, parce qu'il est dans le génie de la lutte de chercher à briser une arme dans la main des adversaires. Que la lutte cesse, et bientôt les esprits reviennent aux vérités éternelles, tout étonnés, au fond, de les avoir combattues si longtemps. Un des plus admirables retours de ce genre, c'est le vote par lequel la Convention a déclaré, le 7 mai 1794, que la nation française reconnaît l'existence de l'Être suprême.

Voilà ce que j'avais à dire de Dieu, dont il appartient à la Science d'examiner les œuvres (1).

Ces sentiments élevés, a dit le P. Thirion, réjouiront tous ceux pour qui la Science devient doublement respectable quand elle atteint pleinement son but en acheminant l'intelligence qu'elle éclaire vers Dieu, source de toute vérité.

(1) FAYE. *Sur l'origine du monde*. Introduction.